



SAHARA

© 2019 CANAL+ FRANCE

FRANCAIS EN CINEMA

LA STATION ANIMATION

Transfilm

M

CANAL+

CINE +

M

W9

FRANCE 3

ANGOA

FRANCE 4

SACEM

STUDIOCANAL

MANDARIN CINÉMA, LA STATION ANIMATION et STUDIOCANAL présentent



SAHARA

Un film de
PIERRE CORÉ

Scénario de
PIERRE CORÉ, NESSIM DEBBICHE et STÉPHANE KAZANDJIAN

Avec les voix de
OMAR SY, LOUANE EMERA, FRANCK GASTAMBIDE, VINCENT LACOSTE

SORTIE LE 1^{ER} FÉVRIER 2017

Durée : 1h26

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
Sophie Fracchia
1, place du Spectacle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 71 35 11 19
Portable : 06 24 49 28 13
sophie.fracchia@studiocanal.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur <http://salles.studiocanal.fr>

PRESSE
Michèle Abitbol-Lasry
Séverine Lajarrige
184, boulevard Haussmann
75008 Paris
Tél. : 01 45 62 45 62
michele@abitbol.fr
severine@abitbol.fr



SYNOPSIS

Lassés d'être les souffre-douleur de leur communauté, Ajar le serpent et son pote Pitt le scorpion décident de tenter leur chance dans l'oasis voisine où vit la haute bourgeoisie du désert saharien et d'y retrouver Eva, une belle serpente dont Ajar est tombé fou amoureux.

C'est le début de folles aventures qui les amèneront à traverser le désert à la poursuite de l'amour et plus encore à la découverte d'eux-mêmes...



GALERIE DES PERSONNAGES



AJAR

PHYSIQUE DE L'EMPLOI

Ajar ne laissera dire à personne que 20 ans est le plus bel âge de la vie. « C'est un pas fini » ne cessent de lui siffler les satanés de la cité des Sableux. Malgré son cylindre corporel d'un bleu rutilant et d'adorables mini crochets, pas de peau : le cobra n'a toujours pas mué. Vexations et quolibets résonnent dans son estomac aussi creux que le QI de ses congénères. Vraiment trop injuste !

PSYCHO-ANALYSE

Petit serpent deviendra grand, si ce n'est en muant, alors par la bravoure et le goût de l'aventure. L'ailleurs rêvé est à portée de jungle. Terrible jungle d'où surgit la divine Eva. Coup de foudre instantané. Ajar, sourd aux protestations de son pote Pitt, n'écoute plus que ses hormones : le voilà paré au périple.

RÉSISTANCE AU DÉSERT

Quand on se prend pour Lawrence d'Arabie, encore faut-il avoir une boussole dans la tête et des dromadaires comme alliés. Tout le contraire d'Ajar : il se met à dos les bossus en tentant de chiper leur cargaison et question orientation, ne comprend goutte à la carte du ciel. Heureux qui comme Ajar va faire un trèèèès long voyage.

MORCEAU DE BRAVOURE

Pour récupérer sa belle, Ajar siffle la bête qui sommeille en lui. Sa mue à lui, c'est en héros délaissant ses oripeaux de loser qu'il l'accomplit. Le boss, c'est Omar le maître de foire. L'arène, une tempête de sable dantesque. L'enjeu : priver le vil charmeur de son Excalibur, en l'occurrence sa flûte à serpents. En avant la musique !

VOIX ROYALE - OMAR SY

« Jouer un cobra, c'est un an de morsure de serpent, d'enduit de venin, puis on écoute les indications du réalisateur. Comme pour les autres doublages donc !. »

PHYSIQUE DE L'EMPLOI

Lolita malgré elle, Eva est l'émeraude de l'oasis, joyau de son papa Michael et sur laquelle veille (de loin) sa belle-doche peinturlurée. Toute en courbe affriolante et pétilllements des cils, la belle verte apparaît sous les yeux ébaubis d'Ajar avant d'être rapatriée par un chaperon serpenteaire. Trop belle pour lui? Pas si sssssssûr.

PSYCHO-ANALYSE

Auteuil-Neuilly-Passy, tel est son ghetto. Partir un jour sans retour, tel est son credo. La couleuvre attitude, très peu pour Eva qui «étouffe» et veut élargir son horizon. Elle commencera par se faire une couleur (sableuse) avant de croiser Ajar, celui-dont-la-tribu-mange-ses-propres-excréments, avant de se faire la malle. Freedom, ou presque.

RÉSISTANCE AU DÉSERT

Lara Croft sans vernis ni venin, Eva est une as de la survie. Après avoir serpenté hors de sa cage dorée et joué les naïades pour sauver Ajar des eaux, la voilà coincée sous le plus petit chapiteau du monde. Angélique danseuse elle sera, sous le joug de l'impitoyable Omar. La traversée promet d'être longue mais la rebelle a la peau dure.



EVA

MORCEAU DE BRAVOURE

Victime de sa rivale, Pietra la galeuse, Eva doit affronter la vipère. C'est l'épreuve du cercle de feu: une battle à faire pâlir tous les apprentis Eminem de Détroit. Le flow d'Omar est hypnotique et les tigresses rivalisent d'arabesques et de chorégraphies sinueuses. Le Sahara a un incroyable talent et c'est... sssssusssspensssse !

VOIX ROYALE - LOUANE EMERA

« C'est une petite aventurière. C'est aussi une jeune fille de mon âge, une adolescente qui est en train de devenir une femme. En trois mots, SAHARA, c'est de l'aventure, des paysages... et un peu d'amour aussi ! »



PITT

PHYSIQUE DE L'EMPLOI

Brave Pitt : avec sa bouille ovale et ses oreilles en forme d'antennes télé des années 50, le scorpion n'est plus que l'ombre de ses effrayants ancêtres. Clou du spectacle pour les Sableux et sommet de la honte : le venin de son aiguillon n'envoie personne ad patres mais dans les bras douillets de Morphée. Qui se ressemble dans la loose s'assemble avec Ajar.

PSYCHO-ANALYSE

Scotché à son buddy Ajar, Pitt porte quotidiennement le poids de son trauma : unique représentant de sa classe des Arachnides, il est la verrue plantée sur la face de la communauté des Sableux déjà vilipendée. Plus pessimiste qu'un poète romantique par temps d'orage, Pitt imagine le pire avant d'avoir testé le meilleur. Tragique mais encore récupérable.

RÉSISTANCE AU DÉSERT

À l'instar de ses congénères apparus sur Terre il y a 450 millions d'années, Pitt est armé pour résister à la canicule et au jeûne. Un atout pour passer outre sa trouille de l'inconnu et assumer sa fidélité envers Ajar. Jusqu'à ce que le naturel revienne au galop : trop de stress et Pitt se pique à son propre venin pour sombrer dans l'oubli.

MORCEAU DE BRAVOURE

La grande évasion accomplie dont il est le héros, malgré lui. Ajar démasqué au cœur de l'oasis, Pitt s'arrime bravement aux serres du gardien serpenteaire qui emporte son ami. Dans un buddy movie, la fidélité ça compte. Et ça peut faire mal. Lâché en plein vol, Pitt fait mentir les scientifiques : un scorpion plane et retombe sur ses pattes. Sans grâce mais intact.

VOIX ROYALE - FRANCK GASTAMBIDE

« Je suis moi-même scorpion. Et celui-là a une tête très bizarre et drôle, mi-Buzz l'éclair, mi-monsieur patate. Pour le doublage, je ne me mets pas dans la peau d'un scorpion mais d'un personnage. J'adore Pitt ! »

PHYSIQUE DE L'EMPLOI

Frère cadet d'Eva, il se pavane dans la jet-set de l'oasis, miroitant des reflets émeraude de sa silhouette de jeune premier. Rien ne lui résiste... voire tout glisse sur sa peau précieuse lustrée au soleil du Sahara. Être le plus jeune – 16 ans – de la bande ne signifie pas qu'il a la fureur de vivre : paresseux, gâté et hautain, Gary s'aime. Et s'ennuie ferme.

PSYCHO-ANALYSE

La première fois qu'Ajar et Pitt croisent le petit prince, il arbore une mèche blonde à la Patrick Juvet. Tout est dit sur la tête à claques triangulaire. Fils à papa désœuvré, toujours entouré mais sans ami fixe et fiable, Gary affiche toutes les tares de la jeunesse dorée, dont une addiction aux rails de pollen ! Vous allez adorer le détester...

RÉSISTANCE AU DÉSERT

Rien ne prédestinait Gary à sillonner les pistes alentours. Surtout lorsque l'on croit tout savoir d'un monde que l'on n'a jamais tâté de la queue. Aventurier par accident, il rôle, peste et joue de sa morgue, mais qu'on ne s'y trompe pas : ses yeux s'écarchissent en découvrant le monde ... et les touristes dégoûtés par les rampants.



GARY

MORCEAU DE BRAVOURE

Nul combat à crochets nus ni acrobaties dans les dunes : Gary tombe le masque lors de confidences intimes à ciel ouvert avec Ajar. Lui qui n'a cessé de titiller le « couple contre nature » formé par le serpent et son Pitt, puis jouer sa Pythie quant à son devenir avec Eva, se révèle un allié en or. Vous allez vous détester de ne pas l'avoir adoré...

VOIX ROYALE - VINCENT LACOSTE

« C'est la première fois que je fais du doublage et c'est très différent d'un film. En tant qu'acteur, il faut arriver à se lâcher pour en faire des caisses, en rajouter beaucoup pour donner de l'expression à ce personnage qui mène une vie idyllique mais n'en fait pas grand-chose jusqu'à l'arrivée d'Ajar et de Pitt »



GEORGES

PHYSIQUE DE L'EMPLOI

Beau gosse ascendant Dom Juan avec toute la panoplie : denture Ultra Brite, silhouette gaulée de danseur étoile, regard de velours et sourcils virils, Georges est force et fondant à la fois. Eva croquera-t-elle à son tour la pomme de l'Adam ?

PSYCHO-ANALYSE

French lover et lové dans la troupe de Rita, la gironde taulière, Georges est un sang froid qui a le sang chaud. Facile d'être Barychnikov en haut de l'affiche et tombeur de la belle Pietra, quand on est seul mâle à bord. Et pourtant, l'égoцентриque né continue d'en faire des caisses. Dans l'attente de l'idéal serpentine ?

RÉSISTANCE AU DÉSERT

À l'instar du corps de ballet, Georges ne compte plus ses années de captivité : 10, peut-être 20 ans dans la panière d'Omar ont assoupi ses instincts de prédateur et accentué sa pachatitute. Logé, engraisé, adulé, le bellâtre serait aujourd'hui incapable de distinguer un mulot d'un chameau. Tout de suite, moins sexy...

MORCEAU DE BRAVOURE

La capture d'Eva affole la thermorégulation de Georges qui livre d'emblée la performance de toute sa carrière : goujat, il rabaisse son étoile Pietra au rang de ver de terre ; gascon, il susurre des niaiseries frenchy à l'oreille interne d'Eva ; narcissique, il se ridiculise à force d'effets de queue. Show must go out !

VOIX ROYALE - JEAN DUJARDIN

« Le doublage est une première pour moi donc je me suis laissé faire, j'ai écouté le metteur en scène. J'ai quelques restes de one-man-show qui m'ont également aidé à jouer Georges, seul face à l'écran. On essaye d'être vraisemblable et sincère, en y ajoutant un accent cartoon pour sortir du réel. »

PHYSIQUE DE L'EMPLOI

Bug de la nature ou blague divine, la bestiole est incroyable mais vraie : avec sa bonne bouille de lézard à rayures et court sur pattes, il est capable de plonger et nager sous le sable en cas de dérangement considérable. Ceux qui n'y croient toujours pas peuvent consulter l'encyclopédie qui recense dès 1881 le « *Scincus scincus conirostris* Blanford » repéré en Iran.

PSYCHO-ANALYSE

Petite nature de 20cm et grand solitaire, boudé par les scientifiques qui ne voient pas l'utilité du truc, le poisson des sables en a gardé des cicatrices à l'âme. À force de s'inventer des amis imaginaires et d'écouter Britney en boucle, il affiche les tristes symptômes de bipolarité. On l'adopte d'emblée !

RÉSISTANCE AU DÉSERT

Au moindre pic de canicule, il se terre jusqu'à 40 cm de profondeur. Imparable... Le sable qui grattouille les oreilles et pique les yeux, connaît pas : il est protégé par des écailles. Merveille... Une petite faim d'insectes alors qu'il n'y voit goutte ? Suffit de se repérer aux vibrations émises. Respects...

MORCEAU DE BRAVOURE

Son apparition face aux naufragés du désert, Ajar et Gary est un twist en or. Grave perturbé, il délivre un flot d'informations à la manière d'un Zitronne commentant une course de lévriers avant de s'interrompre à jamais, outré d'avoir dû socialiser. Ou victime d'une rupture d'anévrisme, allez démêler le vrai du faux... D'ores et déjà culte, jusqu'au clap de fin.



LE POISSON DES SABLES

VOIX ROYALE - MICHAEL YOUN

« C'est toujours la même chose avec le doublage : un plaisir pour la création et l'imagination. On redevient un enfant. On regarde les images et on imagine quel type de voix peut avoir un personnage aussi burlesque que ce poisson des sables. Il est complètement bizarre, étrange : même moi je n'ai pas compris ce qu'il était et ce qu'il voulait ! »



**ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR
PIERRE CORÉ**



Le road movie est l'un des points communs entre THE LITTLE CAT IS DEAD (2012), votre court métrage live avec Julie-Anne Roth et Elina Löwensohn, et SAHARA, votre premier long d'animation. Comment l'expliquez-vous ?

Ce que j'aime en tant que spectateur influe nécessairement sur mon travail d'auteur. Le road movie induit un rythme de narration qui me touche. Dans THE LITTLE CAT IS DEAD, le voyage était à la fois géographique et intérieur pour les deux héroïnes ; aujourd'hui, la traversée du désert est au cœur de SAHARA et le road movie sera le fil conducteur de mon premier film live. Il implique toujours une trajectoire des personnages qui n'est jamais celle prévue au départ et des rencontres révélatrices.

C'est le chemin parcouru et non l'objectif qui compte. Dans SAHARA, Ajar le serpent est constamment détourné de sa quête. Il ne demande jamais clairement sa route et n'avoue pas qu'Eva est le but de son périple. Avec Pitt, il se perd lui-même en chemin : il a besoin de temps pour opérer sa mue et tous ces « détours utiles » au cours desquels il accumule des indices ont le charme d'une chasse au trésor.

Quelles sont les circonstances et les envies à l'origine de SAHARA ?

Parallèlement à mes courts métrages, j'écrivais des livres pour enfants sur un ton proche de SAHARA, avec un humour et une réflexion à hauteur de leur compréhension. On y trouvait des animaux mais aussi des anges, des petits garçons, un village africain... J'ai moi-même des enfants et je pense toujours aux parents qui leur font la lecture : ça ne doit pas être une corvée ; ils ont aussi le droit d'y prendre du plaisir !

Après ma rencontre avec l'équipe de La Station Animation, on a rêvé de séries que l'on a concrétisées ensemble puis, très rapidement, de long métrage. Disney était un rendez-vous incontournable de mon enfance - Noël, le Grand Rex et la féerie des eaux – mais c'est Pixar qui a renouvelé le genre, en jouant sur différents niveaux de lecture, en combinant l'efficacité d'Andrew Stanton et la folie de Pete Docter.

Face à ces mastodontes, La Station est un jeune studio plein de fougue : on voulait s'aventurer dans le long métrage à condition de le maîtriser. Impossible, par exemple, de se lancer dans un projet comme UN MONSTRE À PARIS avec des grands mouvements de foule et une reconstitution historique. J'avais écrit un premier traitement qui se passait sur la banquise avec des manchots... mais, peu de temps après, ce fut la déferlante de films d'animation comme HAPPY FEET et LES ROIS DE LA GLISSE ! Il ne restait qu'un autre grand espace à explorer : le désert.

La créativité s'est donc en partie nourrie des réalités de production...

C'était essentiel pour accomplir notre pari. Une fois le décor posé, l'idée du voyage en découlait logiquement et le choix d'un tandem d'antihéros procédait d'une envie commune. Là encore, l'audace que nous admirions chez Pixar a été un modèle : qui aurait cru qu'un rat dans une cuisine, un vieux sourd, un robot qui concasse des ordures et des monstres planqués dans un placard pouvaient faire naître autant d'émerveillement que des princesses ?

Des serpents, un scorpion, leurs aventures dans le désert : les bases de l'histoire de SAHARA étaient posées et la faisabilité du projet pouvait se défendre. La coproduction avec Mandarin a été le catalyseur idéal. Nous avons rencontré Éric et Nicolas Altmayer en travaillant sur le pilote d'une série d'animation inspirée de BRICE DE NICE. La série ne s'est pas faite mais j'ai dégainé le projet de SAHARA et les frères ont donné leur accord. C'était il y a six ans.

Comment s'est accompli le processus d'écriture du scénario ?

En deux temps. Avec Nessim Debbiche, tout d'abord, on a compilé beaucoup d'idées et de documentations, soutenus par le savoir-faire de Mandarin Cinéma. Ajar, Pitt, Gary et la structure du road movie étaient présents dès le début. À la septième version, on s'est un peu épuisé et Stéphane Kazandjian a succédé à Nessim pour renforcer la structure de l'histoire. Il nous a fallu encore sept autres versions pour finaliser l'ensemble.

J'ai toujours eu foi en SAHARA malgré le temps qui s'écoulait. Trouver des péripéties n'a jamais été un problème : notre plus grand défi a été de faire en sorte que les scènes s'articulent autour des caractères et non l'inverse. Ce sont Ajar, Pitt et tous les autres qui donnent au film son identité.

D'un point de vue graphique, les personnages ont-ils beaucoup évolué depuis les dessins préparatoires ?

Au départ, ils étaient plus réalistes puis nous les avons épurés, en nous rapprochant d'un classicisme dans la tradition de Disney. D'un point de vue occidental, les serpents sont souvent considérés comme effrayants : on ne voit que leur langue fourchue, leur œil sur le côté, leurs écailles et cette manière de se déplacer qui est si imprévisible ! Nous avons donc supprimé certaines de leurs caractéristiques, sources de fantasmes, comme les crochets ; j'ai remplacé les écailles par une forme de tatouage, dessiné un regard frontal et changé les démarches. Ajar se déplace de manière quasi rectiligne, le torse relevé. Et sa queue, faisant office de petit moteur, le rapproche d'un centaure !

Les scorpions ont une tête dans la lignée du corps avec des mandibules et trois paires d'yeux. Nous les avons également réinterprétés. Pitt, notamment, se retrouve avec une tête de Buzz l'éclair parce que nous avons sculpté une patate dans la carapace et ses mandibules sont devenues comme des oreilles, des antennes.

Quel effet cherchiez-vous à obtenir en adoptant un design plutôt classique ?

En animation, il y a autant de styles que de « character designer ». Il y a des styles formidables et très pointus comme ceux de LOULOU et de PHANTOM BOY mais il y a une patte arty qui ne plaît pas à tout le monde. Avec La Station, on a conçu des séries hyper stylisées et que l'on adore comme « La mare aux têtards », mais l'envie était différente sur SAHARA.

Demander au public de s'adapter à un design singulier alors que les protagonistes sont déjà des anti-héros et des animaux qui suscitent des phobies, c'était multiplier les contraintes. Opter pour une forme de classicisme rassurait tous les partenaires, ce qui pour un projet au long cours et que l'on souhaitait familial était nécessaire.



Il y a dans SAHARA, comme dans la tradition des grandes comédies françaises, une gourmandise de seconds rôles formidablement croqués, comme Georges, le serpent charmeur ou la bande des vers luisants...

Dans le désert, on croise très peu de monde : chaque rencontre se doit d'être intense, marquante, truculente. J'avais envie que les enfants puissent s'emparer de toute cette galerie de personnages et défendre leur préféré dans la cour de récré ! La scène des vers luisants est aussi inattendue que la croisée du poisson des sables. Les deux existent dans la réalité. Comme tous les animaux du film.

Dans le panier à serpents, qui a un côté show-biz en miniature, Georges joue un rôle crucial. Il représente une menace diffuse mais bien réelle comparé au grand méchant qu'est Omar. Il y a une jubilation à imaginer des personnages secondaires qui se révèlent plus complexes et influents dans l'histoire que prévu. Georges devient peu à peu l'antagoniste d'Ajar : au départ, il se la joue beaucoup, il est fantasque puis il devient dangereux. Il charme Eva qui ne se montre pas insensible, ce qui crée un véritable suspense : voudra-t-elle encore d'Ajar s'il finit par la retrouver ?

Donner une identité, un bagage, une véritable épaisseur à ces seconds rôles, c'est éviter de faire de la quête d'Ajar et de Pitt un jeu vidéo, où l'on passerait mécaniquement les paliers jusqu'à l'affrontement avec le boss final.

Le poisson des sables bipolaire est d'ores et déjà culte. Est-ce que vous l'avez conçu pour être le Scrat du SAHARA ?

La référence ne nous est pas venue à l'esprit. C'est en effectuant beaucoup de recherches sur les animaux du désert que je l'ai repéré : j'étais fasciné par ce petit lézard qui utilise à volonté le sable comme un élément solide ou liquide. Avec un nom pareil, il porte en lui sa schizophrénie. La clé de ce personnage était de donner des informations sans vraiment le faire.

Dans les premières versions du scénario, il ne faisait qu'une apparition. C'est en réfléchissant à la manière de clore le film que les choses ont évolué : une fois Ajar et Eva réunis, on pouvait imaginer que tout le monde, heureux, retourne à l'oasis et fasse la fiesta. Les contraintes de production ont de nouveau influé sur la créativité : un final comme celui-là aurait nécessité une profusion de décors et de personnages. Et surtout, il n'aurait rien apporté de plus à la dramaturgie : on aurait aligné des scènes rigolotes et colorées, mais au risque d'ennuyer les adultes. Faire revenir le poisson des sables, c'était l'occasion rêvée de raconter la fin en trente secondes et de terminer sur une bonne vanne !

Au-delà de la drôlerie et des péripéties épiques, SAHARA aborde une multitude de thèmes profonds : la marginalité au sein de sa propre communauté, la confrontation de classes, le racisme lié à la couleur de peau. En quoi cette réflexion autour de la peur de l'autre vous tenait-elle à cœur ?

Ce sont des thèmes malheureusement universels et qui rejoignent l'une de mes préoccupations d'auteur : les préjugés entre les gens qui ne se connaissent pas. L'histoire de l'humanité est marquée par cette peur de l'autre, le fantasme de « l'étranger ». J'avais déjà abordé ce sujet dans mes livres pour enfants et les personnages de SAHARA m'y ont conduit naturellement : le spectateur occidental est de prime abord dégoûté par un serpent et le film va lui apprendre à cheminer à ses côtés, à l'appréhender.

Au sein même de leur « famille », Ajar et Pitt sont moqués, traités de « pas finis » : le premier n'a pas mué et le second s'endort en se piquant avec son propre venin. Pour les serpents privilégiés qui vivent dans la jet-set de l'oasis, les « autres », les Sableux comme Ajar, ne sont pas fréquentables : ils sont pauvres, affamés au point soi-disant de manger leurs propres excréments.

En tant qu'auteur, tu as beau dire que tu écris un film qui se passe dans le désert et va faire rire toute la famille, tu n'en finis pas de te raconter. À diverses époques de ma vie, j'ai éprouvé l'exclusion du groupe social et le poids de la différence de classes. J'ai beaucoup d'affection envers Ajar : il est très à l'aise dans l'action mais constamment dans le doute, ce qui permet aux autres de le déstabiliser. Ajar s'exprime avec difficulté, cherche ses mots, clame que « oui » puis que « non » enfin « peut-être » : il est en pleine construction, en chantier !

J'aime que les personnages de fiction dévoilent leur fragilité, soient hésitants, parfois laborieux. C'est le cas d'Ajar et de Pitt...



... Et tout l'inverse de Gary, le frère d'Eva, couleuvre tête à claques et prototype de la jeunesse dorée !

C'est le personnage dont l'évolution est la plus radicale. Au point qu'il pourrait être le véritable héros de SAHARA... Ce n'est pas un hasard si on a fini par transgresser les « règles » du divertissement en transformant le tandem de base en trio. Au départ, on lui avait concocté un tout autre destin : mourir au premier tiers du film ! Ce devait être un accident dont la faute était rejetée sur Ajar, qui perdait ainsi la confiance d'Eva. La scène était intense, cruelle, choquante, un peu comme la mort du Roi Lion. Le problème était que l'on passait ensuite trop de temps à « racheter » la faute d'Ajar, ce qui était pesant.

À force de détricoter l'intrigue, une évidence s'est imposée : le tandem Ajar / Pitt gagnerait en relief s'il était accompagné par un regard extérieur, celui d'un serpent vert... Gary a été ressuscité. Eva devant disparaître, loin des yeux de son amoureux et Ajar être empêché, l'idée d'une échappée à trois est devenue l'un des pivots du récit. Gary a été totalement repensé dans sa caractérisation. Des fils à papa comme lui, on en a tous connu : ils possèdent tout donc rêvent d'autre chose, à commencer par les paradis artificiels. Gary est ainsi devenu accroc au pollen !

C'est aussi un jeune serpent qui n'est jamais sorti de sa prison dorée mais qui pense tout savoir : il était un vecteur idéal pour renvoyer aux adolescents d'aujourd'hui un miroir déformant. Gary s'en prend plein la tronche mais s'en fiche car il ne doute de rien. On se rend compte peu à peu qu'il s'accroche à Ajar et Pitt parce qu'il est fondamentalement seul : d'otage, il devient meilleur ami et c'est en cela qu'il est attachant, complexe comme je le désirais.

Est-ce désormais incontournable d'avoir des stars à l'affiche d'un film d'animation ?

Oui et non. SAHARA est le premier long d'animation de La Station. On ne peut pas écrire sur l'affiche « Par les gars qui ont fait Les Minions » et les serpents ne seront pas invités au J.T (rires). Personne ne nous attend sur ce créneau : il fallait trouver un moyen de faire rêver le spectateur potentiel. Et les stars ont ce pouvoir, cette capacité d'être le porte-parole d'un film comme SAHARA.

Cela ne signifie pas choisir n'importe qui pour avoir de la visibilité. Il se trouve que Mandarin Cinéma pouvait réunir non seulement un casting de rêve mais aussi des acteurs qui correspondent au caractère. En écrivant le rôle d'Arar, on pensait déjà à Omar Sy. Et la répartition des rôles a du sens : ce n'est pas un hasard si du côté des Sableux, on retrouve Roschdy Zem, Franck Gastambide et Omar – des gars qui n'ont pas toujours vécu dans les beaux quartiers. Vincent, je l'avais aussi en tête lors de l'écriture. Il peut être à la fois affirmé, précieux, ado, dandy, blasé : autant de facettes qui ont façonné Gary. C'est un acteur habitué à la sobriété donc je l'ai poussé à en faire des caisses pour la voix. Il s'est bien lâché et je suis très fan du résultat. Quant à Jean Dujardin, j'en avais rêvé : avant même qu'il donne son accord, les animateurs ont travaillé son personnage à partir de photos de lui dans BRICE DE NICE et OSS 117, de ses sourcils incroyablement mobiles notamment qui ont été d'une aide précieuse pour animer Georges !

Le mélange d'acteurs rompus au doublage comme Omar Sy et Jonathan Lambert et de premières fois pour d'autres a été détonnant : ces phrasés différents, parfois fragiles mais toujours soucieux de caractériser un personnage, ont donné un ton à SAHARA là où le doublage de films d'animation est souvent standardisé.



Vous êtes à la fois producteur, scénariste et réalisateur de SAHARA : c'est un cumul des postes plutôt inédit en animation !

Je ne sais pas si un tel cumul est rare mais c'est très utile d'être schizophrène ! La casquette d'auteur / réalisateur est une habitude, notamment sur mes courts métrages. La production est arrivée plus tard lorsque je suis entré à La Station : on comprend rapidement que pour maîtriser l'animation, il faut savoir la financer et la fabriquer. Cela m'a ouvert énormément de portes. Notamment celles de Mandarin Cinéma qui, rassuré par mon expérience de producteur, par le respect des délais et du budget des productions de La Station, nous ont fait confiance. Outre l'importance cruciale de la coproduction, on a pu compter sur leur expertise d'écriture et leurs multiples contacts.

Le plus grand défi à relever est de concilier le rôle de producteur – focalisé sur les dépassements de budget ; obligé de décider quels postes privilégier – et les desiderata du réalisateur – pour qui rien n'est impossible et certains points non négociables ! - : être trois producteurs à La Station, avec Christian Ronget et Michel Cortey, embarqués dans l'aventure de SAHARA a été un avantage énorme. Et je suis plutôt convaincant en poisson des sables !

Comment s'est répartie la fabrication du film entre La Station et Mikros Montréal ?

Une partie du financement a été trouvée au Canada donc il a fallu chercher un partenaire là-bas. Mikros qui avait déjà travaillé sur MUNE et LE PETIT PRINCE était parfait. Nous avons divisé la fabrication en deux : quatorze mois à Paris puis quatorze mois à Montréal. Comme nous étions en amont, nous nous sommes calés sur leurs outils techniques afin de leur livrer un matériel exploitable.

Nous avons voulu garder la maîtrise du développement artistique en concevant à Paris les story-boards, le design, les recherches couleur, la modélisation des personnages et des décors principaux. Toute la grammaire du film a été validée avant de partir au Canada, ce qui nous préservait des dépassements de budget et de délais. L'équipe de Mikros, composée d'environ 80 personnes, s'est pleinement investie dans le projet. C'était un coup de cœur partagé.



L'une des spécificités de SAHARA est de s'éloigner du naturalisme très poussé des studios d'animation américains en termes de paysages, d'environnements divers et de micro détails...

Ils sont en quête perpétuelle d'ultra-réalisme, notamment Pixar lorsqu'il s'agit d'eau, de feuilles des arbres, de texture de poils etc... Leur processus de « lighting » est démentiel ; il nécessite une multitude de sources de lumière, ce qui oblige à faire tourner un grand nombre d'ordinateurs surpuissants.

Il y a une « course à l'armement » dans ce domaine avec laquelle on ne peut pas rivaliser. C'est un combat perdu d'avance et ça n'est pas la philosophie de La Station. On s'est mis d'accord avec Christian et Michel sur un rendu plus léger et artisanal : les éclats de lumière et les ombres au sol ont été peints sur les décors. Pour tout le reste, je n'ai qu'une seule source de lumière ; juste un soleil. Cela donne une patte graphique épurée, plus douce mais n'empêche nullement de composer des dunes et soleils couchants flamboyants.

C'est sur ce terrain et sur celui de la musique que s'illustre peut-être ce qu'on appelle la « french touch ». Jérôme Rebotier, qui sait tout faire, s'est amusé à jouer des cordes et des cuivres pour les scènes d'action. On a évoqué ensemble Bernard Herrmann, les percussions utilisées sur la saga Jason Bourne, puis des musiques d'humeur comme le rap pour installer l'atmosphère qui règne chez les Sableux, les chants polynésiens pour les jardins paradisiaques de l'oasis et la musique baba des années 60 qu'écoutent les parents serpents oisifs. À l'image du road movie, la musique est tout sauf prévisible et linéaire.

Quelle a été la scène la plus exigeante d'un point de vue artistique ?

Celle de la « battle » entre les deux serpents femelles, Eva et Pietra. Quand tu l'écris, cela te prend une ligne de scénario et tu es ravi. La concevoir et la mettre en scène, c'est le grand écart entre ton rêve et la réalité. Il fallait d'abord trouver des références puis les interpréter : la danse, c'est tout un corps en mouvement. Retranscrire une chorégraphie avec deux personnages qui n'ont ni bras, ni pieds, ni bassin, c'est un immense défi !

Ce duel a tout d'un combat de boxe à la Rocky où le héros se fait acculer dans les cordes puis balance un uppercut gagnant quand on ne s'y attend plus. Intimidation, défense, attaque : tout est affaire de mouvement, ce qui se traduit par un boulot monstre en animation. J'ai visionné des heures de vidéo de battle hip-hop où l'attitude et le mime sont aussi impressionnants que les mots, puis j'en ai tiré un montage. Le groupe d'animateurs venant de la 2D a réussi à traduire tout cela en courbes et en lignes puis les animateurs 3D s'en sont inspirés pour donner vie à cette battle. Six personnes se sont occupées de cette scène à temps plein pendant deux mois.

La frontière entre film d'animation et fiction live est-elle si pertinente, notamment en termes de storytelling ?

J'adore le média de l'animation pour sa nature graphique, sa cible essentiellement familiale et son champ de représentation impossible en live... lorsque l'on veut par exemple faire danser et parler des serpents ! C'est un plaisir que j'ai découvert en travaillant sur des séries animées de La Station et aujourd'hui à travers SAHARA.

Toutes les écritures coexistent en animation, de l'approche réaliste au cartoon. Bip Bip et Vil Coyote, c'est la quintessence du slapstick où les personnages supportent tout et ne meurent jamais. SAHARA n'est pas dans cette veine-là, ce qui n'empêche pas d'imaginer des moments de pure folie, comme chevaucher un oiseau et le diriger dans les airs à l'aide de ses plumes. Je tenais à ce que les personnages fassent des choses insensées, vivent une aventure épique tout en préservant l'empathie du spectateur qui doit craindre à chaque seconde pour la vie de ses héros.

L'animation est un art à part entière, depuis peu reconnu par l'Académie des César. C'est une première victoire mais j'espère que l'on ira plus loin comme c'est le cas des Oscar où un directeur artistique, un compositeur ou un monteur son peut être cité et récompensé au même titre que son homologue en live. Aujourd'hui, je suis comblé : je concrétise le métier que je rêvais de faire. Peu importe les aléas et les montagnes russes. J'ai toujours été guidé par ma confiance en une histoire forte, universelle et des personnages profonds et attachants.



**ENTRETIEN AVEC LES COSCÉNARISTES
NESSIM DEBBICHE &
STÉPHANE KAZANDJIAN**



LE MONDE DE L'ANIMATION

Stéphane Kazandjian : Tout petit puis jeune adulte, j'ai eu droit à mon éducation Disney. C'est un plaisir de fiction à part entière et depuis que je suis papa, je suis à nouveau plongé dans le merveilleux de l'enfance ! La révolution Pixar a repoussé les limites du réalisme, de l'émerveillement graphique tout en injectant divers niveaux de lecture qui séduisent les adultes.

Lorsque Bibo Bergeron m'a proposé de collaborer à UN MONSTRE À PARIS, j'ai accepté parce que l'histoire me touchait. Le fait que le récit se déroule en 1910 nécessitait de la documentation mais le projet nous autorisait aussi une licence poétique. Le processus de production est particulier mais, fondamentalement, il faut raconter une histoire qui se tient. En animation, on croit que tout est possible, que l'on peut jouer sans retenue l'imaginaire... alors que le budget, davantage que sur un film live, est un garde-fou impitoyable !

Nessim Debbiche : Écrire un dessin animé a toujours fait partie de ma liste de rêves à réaliser. Je ne pensais pas que cela arriverait aussi tôt dans mon parcours de touche-à-tout. Avant de participer à SAHARA, j'avais posé les bases d'un projet d'animation autour de Duke Ellington puis je l'ai mis de côté en pensant que c'était irréaliste.

J'adore passer d'un genre à l'autre. L'animation est un formidable médium intergénérationnel : il donne une ouverture d'esprit qui fait écho à l'éducation que j'ai eu la chance de connaître enfant. La passerelle entre les dessins animés et les Fables de la Fontaine m'a toujours semblé évidente : le prisme des animaux permet à la fois de titiller l'imaginaire et de transmettre des valeurs sans la pesanteur du réel. L'impact sur les enfants est immédiat.

L'animation utilise des outils aussi puissants que le cinéma de fiction et peut provoquer les mêmes émotions.

LA RENCONTRE AVEC PIERRE CORÉ

Nessim Debbiche : Notre premier contact s'est fait dans le cadre du cinéma « traditionnel ». Il y a sept ans, je travaillais comme chargé de développement dans une société de production. Parmi les projets que je devais sélectionner, il y avait un film audacieux écrit par Pierre. Celui-ci n'a pas eu la chance d'aboutir mais ça nous a permis d'amorcer un début de collaboration enthousiasmant. Pierre est comme un grand frère ; je me retrouve dans sa poésie et dans son humour. Il a une culture raffinée et un goût singulier qui participent de l'empreinte artistique de La Station Animation.

Pierre a fait ses armes dans la publicité et en a gardé une approche percutante. Fort de cette osmose, on s'est lancé dans le développement d'autres projets. Le temps passait, rien ne se concrétisait, notre duo était dans une impasse. Comme souvent, c'est là que s'est produit le déclic : assis autour d'un café, j'ai repensé à une histoire sur des animaux que Pierre avait laissée de côté ; j'y ai mis mon grain de sel et ça l'a remotivé pour reprendre ce texte. Ensuite, il est allé le proposer à Mandarin, avec lesquels La Station avait amorcé un projet de série d'animation tiré de BRICE DE NICE. Leur réactivité a été extraordinaire, c'est une de leurs grandes qualités de producteurs : grâce à leur adhésion quasi immédiate, l'épopée de SAHARA a commencé !

Stéphane Kazandjian : J'ai d'abord rencontré Éric et Nicolas Altmayer suite à la projection de mon film MOI, MICHEL G, MILLIARDAIRE, MAÎTRE DU MONDE. Six mois plus tard, ils m'ont parlé d'un projet avec La Station. Ils avaient besoin d'un regard extérieur : je suis parti sur le principe d'une simple consultation qui a évolué en coécriture.

Avec Pierre, il y a une similarité d'univers, de tempérament et d'humour. On a avancé de concert selon nos envies et les recommandations de Mandarin. Les frères Altmayer ont l'immense qualité de s'engager jusqu'au bout d'une aventure : ils s'entêtent, te remettent en question pour le bien et le seul ego du projet.

On a énormément bossé pour donner une vraie consistance aux seconds rôles. Personnellement, j'adore Georges, ce grand couillon de serpent (rires). On s'est évertué à donner à chacun sa petite musique et sa scène mémorable. Sans verser dans l'anthropomorphisme et en privilégiant un certain réalisme.

Le parti pris graphique choisi par Pierre est un équilibre parfait entre la modernité et un classicisme à la Disney. SAHARA ne cherche pas à singer Pixar mais à tirer parti des moyens de La Station : à travers ses décors notamment, le film a une élégance, une identité propre très éloignée du clinquant de certaines productions 3D ou de la surenchère visuelle d'un jeu vidéo.

SAHARA, LE DÉFI

Nessim Debbiche : J'ai travaillé environ un an et demi avec Pierre. Six versions du scénario ont abouti. J'aime aller vers le foisonnant et on a creusé de multiples pistes avec en point de référence LE MONDE DE NEMO. Il y a eu un boulot de documentation titanesque qui a commencé avec l'étude de tous les animaux ! Pierre s'est naturellement retrouvé en Ajar et moi en Pitt. Tous ceux qui font le sel du film ont été croqués dès le départ, à commencer par les vers luisants que j'adore. D'autres plus secondaires ont disparu au fur et à mesure - dont un Fennec, une mygale rasta et une mangouste aux allures de Gollum - car le bestiaire devenait impossible à tenir dans le budget. Lire de nombreux récits sur les peuples nomades du désert, leur organisation pour voyager nous a aussi permis d'inscrire le périple d'Eva et des serpents du showbiz dans une veine réaliste.

Au fur et à mesure, la narration s'est affinée, allant jusqu'à inverser certains traits de caractère ! Au départ, le rigolo de service, c'était plutôt Pitt ce petit scorpion avec un penchant délirant pour l'astrologie. Quant à Gary, il était davantage un faire-valoir, une tête-à-claques qui se prenait toutes les vanes. Il est ensuite devenu le miroir d'Ajar : ils sont les deux visages d'un même personnage. Gary. Ajar. Romain Gary. Émile Ajar.

Les changements opérés avec Pierre ont toujours obéi à la nécessité de garder le fil d'une aventure entre deux mondes qui se craignent à cause de préjugés. Le road movie est un genre qui s'y prête : liés par un but commun – sauver Eva - les ennemis d'avant deviennent amis et le protagoniste, Ajar, évolue vers la maturité. Outre la réflexion sur la peur de l'autre, le dépassement de soi est un thème qui nous tenait à cœur.

Stéphane Kazandjian : Nessim et Pierre avaient posé les bases essentielles de l'histoire, caractérisé la plupart des personnages, mais le scénario était trop foisonnant. À ce stade, il fallait préciser la ligne directrice, affiner les obstacles rencontrés par Ajar et Pitt au fil de leur quête, déterminer leur évolution. L'objectif était de rationaliser la narration à la fois en termes dramaturgiques mais aussi en fonction du budget : les animaux avec des poils, comme le Fennec, ont été sauvagement sacrifiés !

Ajar étant le pilier du tandem d'antihéros, il lui manquait une « différence » qui explique le rejet de sa propre communauté. En revoyant LE MONDE DE NEMO, on a réalisé que le petit poisson était handicapé par une nageoire atrophiée. Une évidence s'est imposée pour Ajar : ne pas avoir effectué sa mue.

Avec Pierre, nous avons aussi fait évoluer le film vers un univers un peu moins « cartoon » et burlesque que sa proposition d'origine.



SAHARA a conservé ses rebondissements, ses morceaux de bravoure délirants, mais pour que la magie fonctionne, il a fallu revenir aux fondamentaux. Aux fameux commandements du « voyage du héros » théorisés par Joseph Campbell. L'outsider qui devient héros et lutte avec ses maigres moyens doit être attachant du début à la fin.

Si la frontière entre les Sableux et les privilégiés de l'oasis reste marquée, on s'est éloigné de la symbolique cité / bourgeois : c'était l'un des thèmes de Pattaya que j'ai écrit avec Franck Gastambide mais c'était trop pesant ici. SAHARA n'est pas un tract social ! En revanche, le thème de la différence a toujours été source d'une création jouissive : au-delà de la couleur de peau entre Ajar et Eva, se pose la question des races. Ajar est pote avec un scorpion mais, en retrouvant les siens, l'amitié peut-elle tout transcender ? La réflexion sur le statut de star à travers les serpents exhibés par Omar me tenait aussi à cœur : être applaudi par le public, c'est à la fois merveilleux et la résultante d'un esclavage. Le panier d'Omar, c'est avant tout une prison dorée.

SAHARA, L'ACCOMPLISSEMENT

Nessim Debbiche : SAHARA est la résultante d'une alchimie multicouche entre Pierre, Stéphane Kazandjian et moi. J'admire la démarche artistique de Pierre : chercher à se distinguer sans faire le malin et donner une identité au film. C'est ce qui anime également les productions de La Station.

Notre toute première version aboutie avec Pierre durait près d'1h40, avec une vision « bigger than life ». Au final, c'est celle-ci qui a servi de moule à la version définitive délivrée par Pierre et Stéphane. Ce dernier a donné au scénario un nouveau souffle, guidé par plusieurs objectifs : tenir le budget, suivre une ligne éditoriale, épurer l'intrigue tout en perfectionnant le sujet et la caractérisation des personnages. Par exemple, les deux méchants que l'on avait créés, Omar et Mustapha – le gros et le fils un peu idiot - ont été fusionnés en un seul, plutôt énigmatique et silencieux. Il y avait aussi une scène où Pitt traversait le désert en voiture électrique : c'était dément... mais too much, il faut le reconnaître (rires).

Sahara ressemble totalement à l'homme qu'est Pierre : il s'est approprié le scénario à travers son expression visuelle. J'ai parfois eu des doutes sur certaines séquences, mais il a pris son bâton de pèlerin. C'était le cas de la scène d'ouverture : Pierre ne jurait que par la tempête de sable

alors que je trouvais d'autres idées plus percutantes et moins risquées. Quand j'ai découvert le film achevé, je n'ai pu que m'incliner : il avait gagné son pari !

Stéphane Kazandjian : Gérer de front les aventures du duo Ajar / Pitt et le périple d'Eva à l'intérieur du panier a été compliqué : on jouait en parallèle sur les codes du buddy movie devenu un trio avec Gary, et sur ceux du film de taule ! Avec Pierre, on s'est amusé à insérer des références cinéphiles qui fassent sourire les adultes, comme certains clins d'œil à LA PLANÈTE DES SINGES et à FREAKS, LA MONSTRUEUSE PARADE. Pour revenir à Gary, on l'a envisagé comme un personnage d'un roman de Brett Easton Ellis. Notre Robert Downey Jr. de NEIGE SUR BEVERLY HILLS. D'où son addiction au pollen (rires). Une fois posé son côté boulet, fils à papa, dépravé et oisif, son développement a coulé de source. Le défi était de lui trouver des failles — en l'occurrence, sa quête d'une amitié vraie — pour le rendre attendrissant. Le temps passé à l'écriture est sans commune mesure avec celui passé par Pierre à l'accomplissement de SAHARA. À mon échelle, j'ai le sentiment d'avoir participé au développement habituel d'un scénario. Pierre connaissait parfaitement le cycle de fabrication d'un film d'animation, en tant que réalisateur et producteur. Le suivi de Christian Ronget et de Michel Cortey a été crucial pour que l'on ne perde jamais de vue la faisabilité du film.



AU BOUT DE L'AVENTURE

Stéphane Kazandjian : L'un de mes grands bonheurs de scénariste sur SAHARA est d'avoir réussi à conter les aventures de deux nuisibles. Je suis admiratif de l'incroyable boulot réalisé en animation pour les rendre super mignons et créer l'empathie.

La rencontre avec les frères Altmayer et Pierre Coré est aussi un tournant dans ma vie professionnelle. Humainement et artistiquement. Quand j'ai vu SAHARA terminé, j'ai eu la surprise... de ne pas être si surpris : le film correspondait à ce que j'avais en tête en écrivant, tant au niveau du timing comique que de « l'acting » des personnages.

Sahara porte l'empreinte de Pierre mais c'est rare pour un scénariste d'être pleinement en phase avec le réalisateur. On s'est parfaitement complété, sans aucune lutte d'égo, parce que Pierre est à la fois ouvert et sûr de ses intentions. Notre collaboration ne fait que commencer...

Nessim Debbiche : Avant SAHARA, je connaissais le processus de fabrication d'un film d'animation. J'avais notamment vu RENAISSANCE se monter. J'ai pris un plaisir fou à donner vie et personnalité à des animaux, à inventer le monde dans lequel ils évoluent à la croisée du réalisme et de la dinguerie propre à l'animation. C'est un territoire où tu peux tout te permettre... dans un premier temps !

Le travail en équipe a été important et crucial. Je salue Julien Georgel pour sa direction artistique, Christian Ronget qui n'a eu de cesse de valoriser cet état d'esprit et les frères Altmayer qui ont été des coaches de folie. Pierre m'a galvanisé et motivé pour que je me dépasse. Au bout du voyage et à l'instar d'Ajar, j'ai mué !



PRODUCTION EXÉCUTIVE



LA STATION

« La Station a été créée il y a une quinzaine d'années par des auteurs ayant envie de raconter et de porter à l'écran des histoires singulières. C'est notre ADN ».

Animé par Pierre Coré, Michel Cortey et Christian Ronget, le studio se fait d'abord connaître par les séries télé pour la jeunesse, un marché que se disputent des dizaines de producteurs pour seulement quelques clients, les diffuseurs français.

EN 3D, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

L'atout de La Station, c'est notamment la maîtrise technique de la 3D qui séduit rapidement TF1 : l'équipe se voit confier l'écriture et la réalisation de petits courts d'habillage pour l'émission « TFou », puis 50 minutes de programmes 2D et 3D pour les spéciales de Noël. De spots publicitaires décrochés en 2006 pour la BNP à la réalisation de commandes télé, La Station Animation s'impose. Les bénéfices sont réinvestis dans le financement de pilotes de séries

jeunesse. « Développer notre réseau d'artistes et creuser un sillon dans le domaine artistique plutôt que de chercher à devenir un énorme studio » : telle est la devise des trois associés.

La force du « collectif » est plus que jamais valorisée. L'animation, c'est une division du travail ultra précise où chaque poste compte sous peine de faire dérailler la chaîne de fabrication. Un collectif que l'on a intérêt à bichonner lorsque l'on sait que très peu de projets de séries présentés aux diffuseurs aboutissent. Et le ratio est plutôt en faveur de La Station.

2009 est une année fleurie avec ÉMILE ET MILA, que l'on peut voir comme « Un gars, une fille chez les petits ». Écrite par Pierre Coré, la série fait briller les mirettes des M6 Kids grâce aux aventures de deux voisins, une gamine et un garçon fou d'inventions botaniques (L'arbre à frites, c'est lui !) puis LES AVENTURES CULTURELLES DE MONSIEUR LOUTRE sur France 3, où durant 52 épisodes de 2', le mammifère vedette et son assistant vous révèlent tout ce que vous n'auriez jamais osé demander sur l'invention du jean ou sur l'urinoir de Duchamp.

S'enchaînent ensuite la série adulte les INDÉGIVRABLES de Xavier Gorce pour France Télévisions, À TABLE LES ENFANTS (en co-production avec Bonne Pioche) pour Disney et récemment LES TRIPLÉS (en co-production avec Media Valley) pour France 5.

UNE AVENTURE AU LONG COURS

La Station convainc sur deux points sensibles : le respect des délais et des budgets de production alloués pour la création télé. Mais au-delà, ce qui permet à Christian Ronget, Michel Cortey et Pierre Coré de poursuivre leur ascension, c'est l'exigence artistique. « Ce qui fait la différence, c'est de développer des styles 3D qui offrent la même diversité et richesse graphique que le dessin ».

Cette signature de La Station fait mouche auprès des producteurs de long métrage : à l'occasion de L'ILLUSIONNISTE, Sylvain Chomet leur confie la fabrication d'éléments 3D (voitures, accessoires de théâtre etc...) traités comme s'il s'agissait de 2D peinte.

« L'un des écueils dans la production d'animation en images de syn-



thèse est l'uniformisation de la 3D. Si on reste trop près des techniques dérivées du photoréalisme, on tend à la standardisation. On ne s'est pas lancé dans une course à l'armement technologique visant la perfection réaliste : c'est une guerre contre les grands studios américains qui semble perdue d'avance. Notre studio est un outil de mise en valeur de l'artistique ».

Comparée aux séries qui occupent jusqu'à 50 personnes au cours d'une période allant de 18 mois à 2 ans, la production d'un long métrage est une épopée au long cours : environ 5 ans (2 années d'écriture et de financement et 3 dédiées à la fabrication).

Graphiquement, SAHARA porte la marque de fabrique de la Station dans la qualité des designs et l'extrême attention portée au rendu artistique des décors et des lumières. Éditorialement et financièrement, la Station s'est alliée à Mandarin Cinéma, l'expérience d'Éric et Nicolas Altmayer dans l'écriture, le développement et le succès notamment de comédies (BRICE DE NICE, OSS 117, POTICHE, LES KAÏRA...) valant de l'or. Commercialement, le film a été conçu et voulu comme un grand spectacle familial qui émerveille petits (un tandem crousti-fondant lancé dans une quête à rebondissements) et titille les grands (les clins d'œil au milieu impitoyable du show-

biz, la réflexion sur la différence...).

Avec un seul mot d'ordre : l'histoire, d'abord l'histoire. Comme le résume Christian Ronget : « La plus belle image possible, la plus belle animation du monde ne compenseront jamais un scénario ou des personnages faiblards ».

VERS L'INFINI... ET BIEN AU-DELÀ !

La Station, c'est aujourd'hui près de 120 postes répartis entre Paris et Arles.

La philosophie est double : mettre son savoir-faire au service de la fabrication de projets extérieurs (actuellement l'animation du long métrage DRÔLES DE PETITES BÊTES pour OnEntertainment) et la production des projets maison.

Le futur se décline sur le mode de la fiction tous azimuts. Séries ou long métrage d'animation, ciblés minots ou adultes, le champ des possibles s'étend au gré des opportunités et des désirs. Coup de maître le plus récent : la vente à Canal+ de GROSHA & MR B, série d'animation jeunesse, mix loufoque entre L'ARME FATALE et CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR où un tandem de flic que tout

oppose - chat snobinard et chat de gouttière - mène des enquêtes dans une métropole digne de ZOOTOPIE.

Gouleyant... comme la perspective d'une suite à SAHARA... et de nouveaux projets live. Ultime déclinaison de l'entreprise, La Station Cinéma qui s'ébroue depuis deux ans. La démarche des producteurs est immuable : procéder par coups de cœur, en intégrant des talents croisés au fil des projets.

Au sommet du line-up 2017 de la Station, l'adaptation live du roman graphique « Le Temps des Marguerite » par Pierre Coré et Stéphane Kazandjian. Deux petites filles. Deux époques : 1917 et 2017. Une malle aux pouvoirs magiques bouscule la donne et chacune se retrouve propulsée dans l'époque de l'autre. L'imaginaire du spectateur, encore et toujours sollicité, valorisé, célébré...

« Nous avons toujours avancé étape par étape », conclut Christian Ronget : « En cherchant souvent à nous associer à des partenaires – en l'occurrence coproducteurs – complémentaires et animés de la même passion. Passion que nous espérons partager avec le plus grand nombre de spectateurs pour SAHARA le 1er février 2017 ! ».



FICHE ARTISTIQUE

AJAR	OMAR SY
EVA	LOUANE EMERA
PITT	FRANCK GASTAMBIDE
GARY	VINCENT LACOSTE
CHEF CHEF	RAMZY BEDIA
VER LUISANT	CLOVIS CORNILLAC
GEORGES	JEAN DUJARDIN
OMAR	GRAND CORPS MALADE
ALEXANDRIE	REEM KHERICI
MICHAEL	JONATHAN LAMBERT
ALEXANDRA	SABRINA OUAZANI
PIETRA	MARIE-CLAUDE PIETRAGALLA
RITA	MATHILDE SEIGNER
POISSON DES SABLES	MICHAËL YOUN
SALADIN	ROSCHDY ZEM



FICHE TECHNIQUE

Réalisation **PIERRE CORÉ**
Scénario **PIERRE CORÉ**
NESSIM DEBBICHE
STÉPHANE KAZANDJIAN

Produit par **ÉRIC ALTMAYER**
NICOLAS ALTMAYER
PIERRE CORÉ
MICHEL CORTEY
CHRISTIAN RONGET
CLAUDE LEGER

Création graphique **CHRISTOPHE LOURDELET**

Directeur artistique **JULIEN GEORGEL**

Musique originale **JÉRÔME REBOTIER**

Directrice de post-production **PATRICIA COLOMBAT**

Coproduit par **MANDARIN CINEMA**
LA STATION ANIMATION
STUDIOCANAL
M6 FILMS
TRANSFILM INTERNATIONAL INC.

Production exécutive **LA STATION ANIMATION**